

Le détour

Cécile Margelidon et Thibaut Marin

Université de Tours, ICD

Le détour est dans son sens premier, géographique, « le tracé, le trajet, l'itinéraire qui s'écarte de la ligne droite, du chemin direct » (*Dictionnaire de l'Académie française*). Élément contraint qui empêche de parvenir droit au but, il se pense dans son rapport à l'objectif que l'on se fixe. Étymologiquement, il appartient à une famille largement représentée en français, celle de *tour*, *tourner*, issue du latin technique *tornare*, « façonner au four » (déverbal de *tornus*, « tour de potier », terme lui-même emprunté au grec τόρνος de même sens), et ayant supplanté les deux familles que sont celles de *torquere*, « tordre », et de *uertere*, « tourner, faire tourner ». L'image de la forme qu'on modèle est celle qu'on trouve dans le « tour » du potier, ou lorsqu'on parle de « tourner le bois, l'ivoire ou un métal »¹.

Ainsi, le sens de *tourner* s'est progressivement élargi pour signifier le fait de « mouvoir autour d'un axe », puis simplement de « remuer ». C'est à partir de cette extension de signification que *tourner* a acquis les sens de *uertere*, radical encore présent dans *convertir* ou *perversir*, pour signifier un changement de direction. De là, *détourner*, à savoir « écarter quelqu'un d'une direction donnée », et son déverbal *détour*, a dans ses origines médiévales la signification d'un « endroit à l'écart », avant d'être un supplément d'itinéraire. Cette étymologie rappelle que le détour est d'abord une contrainte que l'on subit, à l'instar d'Ulysse, « le héros aux mille détours » (*Od.*, I, 1) empêché par la colère de Poséidon de rentrer à Ithaque. En revanche, ses péripéties le font progresser et revenir riche d'expériences et de sagesse ; il devient alors « le héros aux mille tours ». De cette façon, l'*Odyssée* joue sur l'ambiguïté consubstantielle à l'adjectif grec πολύτροπος [*polytropos*], qui recèle une signification tant géographique que psychologique.

Il se dessine ici un second aspect du détour, celui d'une médiation nécessaire permettant de parvenir plus riche à son objectif. C'est là l'un des éléments topiques de l'art en général qui, par distinction de la vie active, nous permet un regard plus précis et plus juste sur nous-mêmes, tel que développé par Ricœur dans sa théorie des trois mimésis - où la mimésis III est celle par laquelle le lecteur se configure à sa lecture. Par conséquent, l'herméneutique littéraire devient un outil de construction de l'identité personnelle. Martha Nussbaum soutient par ailleurs une thèse qui s'en approche dans *Les Émotions démocratiques* ou *La Fragilité du bien*, pour qui l'étude des œuvres littéraires nous permet de résoudre les dilemmes moraux auxquels nous sommes confrontés.

¹ Une image qui, par ailleurs, n'est pas sans rappeler celle du sculpteur, développée par le philosophe Etienne Souriau dans *Les différents modes d'existence*, un exemple dont il se sert pour définir le processus de création artistique comme une trajectoire à façonner.

Le détour implique également d'acter l'existence d'une multiplicité des trajectoires possibles à emprunter, rappelant par là même la pensée rhizomatique développée par Deleuze et Guattari dans *Milles Plateaux*. En s'opposant ainsi à la trajectoire comme déterminisme absolu, l'idée du détour nous invite à penser les modèles comme matrice de la création artistique : Que la presse ait qualifié Ornette Coleman d'*outsider* à la sortie de son disque *Free Jazz* (1960) ne fait pas de lui un destructeur des canons du jazz qui lui ont précédé, mais rappelle toute l'ambiguïté pour un artiste qu'implique de se *détourner* de ses modèles. En somme c'est une façon, pour O. Coleman, de « composer superficiellement avec la culture dominante, grâce à un sens consommé de la dissimulation, du détournement et de l'esquive » (Béthune, 2008 : 64).

Toute image, en tant que représentation, n'est-elle pas détour ? L'image est-elle nécessairement esclave de la représentation ? Ne cessant d'être fuyante par nature, la signification plurielle de l'image est perpétuellement changeante, pour cause de sa dépendance au référentiel qui l'interprète. De ce fait, l'interprétation constitue un sujet qui trouvera toute sa place dans ce numéro, un détour bien connu des musiciens dont la relecture quotidienne des partitions léguées par le passé constitue parfois l'activité artistique principale.

Plus généralement, il est tout à fait légitime d'interroger la notion de détour comme un constituant majeur de toute création artistique, qui procède systématiquement par médiations et contournements. Dans la théorie rhétorique antique, le *τρόπος* [*tropos*] signifie, au-delà de son sens premier de « tour, détour », toute figure qui s'écarte du langage courant. Ce trope, que l'on désigne quelquefois comme « figure de style », marque la distance que suppose toute image et toute expression. Au sujet des textes bibliques abordés dans son histoire de l'herméneutique, Georges Gusdorf parle ainsi d'un « dire qui, faute de pouvoir se dire souverainement dans l'instant, multiplie les approches, les expressions et formules, sans parvenir à surmonter le malentendu fondamental de la communication », avant d'ajouter que « la multiplication des analogies, des métaphores, des paraboles et détours en tous genres ne peut parvenir à compenser, par des produits de substitution, cette absence essentielle de l'absolu » (*Les Origines de l'herméneutique*). La périphrase, souvent définie comme un détour (par Bernard Lamy au XVIIe siècle, « détour que l'on prend pour éviter certains mots qui ont des idées choquantes », ou encore par Roland Barthes, « détour de langage que l'on fait pour éviter une notation tabou »), est ainsi une figure que l'on pourrait interroger pour l'écart qu'elle implique par rapport à la désignation propre et directe.

De plus, considérer le détour en tant qu'*acte* relevant du verbal, nous permet de questionner la création artistique par le prisme du processus qu'elle implique. « Se détourner de » peut être, pour l'artiste, un moteur de création transversale, à l'image de l'adaptation cinématographique de la pièce de théâtre d'Agnès Jaoui, *Cuisine et Dépendances* (1993). En important le quiproquo théâtral sur grand écran, le réalisateur

contourne, voire *détourne* les mécanismes narratifs traditionnels du genre. De son côté, David Lynch use du détour comme synonyme de fantasmagorie et devient prétexte à noyer l'intrigue dans une myriade de divagations remettant en question la notion même de signification au cinéma – une caractéristique du réalisateur que nous pouvons apprécier dans l'évolution de l'écriture narrative de sa série *Twin Peaks* (1990-2017). En y apposant une lecture platonicienne, le détour peut alors provoquer la prévalence du *logos* (sens, signification) sur la *phônê* (sonore, corporel et sensitif).

Comment interpréter le projet de certains auteurs comme Marcel Cohen qui, souhaitant se détourner de la littérature, privilégie un retour aux faits, ou encore les partisans d'une « écriture blanche » ? Nous soulignerons également le choix d'autres auteurs de mettre en relief le détour que suppose la littérature et, par extension, la nécessité de clés pour en déchiffrer le contenu. De Lycophron à Brecht en passant par Mallarmé, il s'agit de briser l'illusion romanesque en mettant en valeur les détours que suppose l'écriture. Les deux attitudes se renvoient néanmoins dos à dos par leur méfiance pour les codes habituels de la narration malgré le recours à ces procédés.

Afin de proposer une lecture pluridisciplinaire de cette vaste de notion, la revue A.R.T. accueille pour ce numéro quatre propositions provenant de jeunes chercheuses et chercheurs.. Eva d'Estais explorera les liens entre digression et détour dans l'œuvre de Montaigne, spécifiquement au travers de son usage du verbe *voir* dans ses *Essais* tardifs en s'attardant tout particulièrement sur l'importance de l'imagerie que ce verbe implique. Marc Miginiac reviendra sur l'étude de la place du hasard dans son rapport à la liberté et aux détours que cela entraîne dans l'existence humaine. Julien Daillère explorera quant à lui le genre fictif contemporain de l'élevage industriel, un détour littéraire vers le réel mêlant crises économique-sociales et roman. Enfin, la parole sera donnée à Florence Louvet qui retracera la trajectoire de l'anthropologue Marcel Jousse et les détours géographiques qui ont jalonné tant sa vie que sa production scientifique.

Cécile MARGELIDON, Thibaut MARIN

Bibliographie

- BÉTHUNE, C. (2008), *Le Jazz et l'Occident, Culture afro-américaine et philosophie*, Paris, Klincksieck.
- BONNIER X. (2022), « *Le cheval emplumé* », *Poésie et périphrase à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier.
- CAVALLIN, J.-C. (dir.) (2014), *Le Mot propre et la périphrase. Du tour précieux à « l'objet tu »*, Paris, Classiques Garnier, p. 7-20.
- COSTE C. (2016), *Roland Barthes ou l'art du détour*, Paris, Éditions Hermann.
- DELEUZE G. & GUATTARI F. (1980), *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- FUMAROLI M. (2019), *Lire les arts dans l'Europe d'Ancien Régime*.
- GIRARD R. (1961), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset & Fasquelle, Pluriel.
- GUSDORF G. (1988), *Les Origines de l'herméneutique*, Payot.
- INGOLD T. (2011), *Une brève histoire des lignes*, trad. de l'anglais par S. Renaut, Zones sensibles.
- NUSSBAUM M. (2016), *La Fragilité du bien. Fortune et éthique dans la tragédie et la philosophie grecques*, trad. de l'anglais (USA) par Gérard Colonna d'Istria et Roland Frapet, avec la collaboration de Jacques Dadet, Jean-Pierre Guillot et Pierre Prémey, Éditions de l'éclat.
- (2011), *Les Émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXI^e siècle*, trad. de l'anglais (USA) par Solange Chavel, Flammarion, Champs.
- RICŒUR P. (1983), *Temps et récit*, vol. 1, Seuil.
- SOURIAU E. (2009), *Les différents modes d'existence*, Paris, Presses Universitaires de France.